

WEEK-END THEOLOGIQUE, DOLE, JANVIER 2013

Contributions de Christine Prieto

1- Luc 16,19-31, la parabole de Lazare, du riche et d'Abraham

Il s'agit d'une histoire imaginaire, introduite sur le mode du « il était une fois ». Comme les paraboles du bon samaritain et de l'enfant prodigue, elle sert à inciter au bon comportement.

Bovon : le récit ne s'ouvre pas par une formule de comparaison ; et ne se termine pas par une morale, ni par une invitation à l'imitation. Il ne s'agit donc pas d'une parabole au sens strict, mais la « composante exemplaire » est évidente.

Selon Bovon, Luc destine la parabole à de riches chrétiens d'origine païenne, afin qu'ils ne négligent pas les pauvres de la cité et ceux de la communauté. Par contre l'auteur du Bien Propre destinait le récit à des judéo-chrétiens, au sujet des pauvres à l'intérieur de la communauté. Il leur rappelle les exigences des prophètes et du Deutéronomiste.

Bovon pense que les v.27-29 sont un développement provenant d'un milieu judéo-chrétien qui considère l'obéissance à la Loi comme une condition du salut. Ce qui est attendu n'est pas le rappel des commandements de Dieu mais un prodige convaincant qui permettrait de faire l'économie de l'obéissance.

v.30-31 : pourraient être un ajout lucanien et apportent une touche chrétienne, le ressuscité des morts faisant allusion à Jésus et à l'incrédulité qu'il rencontre. Il y a le constat d'un échec en Israël : « ils ne se convertiront pas ».

Gressmann (1918) a relevé le parallèle avec un conte égyptien connu en Israël, qui ne contient cependant pas le dialogue final. Le conte égyptien du riche et du pauvre a été retrouvé sur un manuscrit de 47 ap J-C, mais daterait du VIe-IVe s. av J-C.

Bovon ne croit pas à l'hypothèse de l'emprunt à un conte égyptien, mais plutôt à des récits traditionnels juifs.

J. Jeremias : le conte palestinien serait-il inspiré du conte égyptien et Jésus le connaissait-il ?

Mais certains éléments distinctifs de la première partie ne sont pas présents dans les contes de divers pays : les chiens, le sein d'Abraham, le dialogue entre le riche et Abraham. Les adaptations de détails peuvent être dues à Jésus lui-même.

A l'époque du Nouveau Testament, tous les peuples de la Méditerranée imaginaient l'au-delà de façon assez semblable, faisant varier les détails.

Le judaïsme avait adopté l'idée de deux lieux après la mort, un agréable et un pénible, où les âmes demeuraient en attendant le Jugement dernier, en fonction de leur attitude sur terre. L'ancien Shéol se transforme donc en un lieu d'attente.

Le judaïsme populaire et hellénistique avait adopté la croyance de la survivance d'une âme, conduite par les anges.

Nous trouvons ici des thèmes récurrents de Lc :

Contraste des destins et renversement richesse/pauvreté sont : 1,46-55 ; 6,20-26 (bénédictions, malédictions) ;

Dangers des richesses et idéal du renoncement (12,33-34 ; 14,33) ; voir la parabole sur le riche qui thésaurise sans réfléchir (12,16-21) ; voir aussi la parabole qui précède sur l'intendant infidèle (16,1-8) et la réflexion sur l'argent et les trésors (16,9-13) ;

Mention de l'avarice des pharisiens (16,14).

6:24 « Mais malheur à vous, les riches, car vous avez votre consolation.

6:25 Malheur à vous qui êtes rassasiés maintenant, car vous aurez faim !

Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes ! »

Analyse de la parabole :

La présentation des personnages

Basée sur les contrastes ; la vie de chacun ; les noms donnés ou non ; statut social, aspect physique, genre de vie, lieux. Les biens et les maux ; la consolation et le tourment.

Noter que le riche n'a pas de prénom : ses biens sont toute son identité. Il est dans l'excès de tout (nourriture, vêtement, train de vie). Description stéréotypée du riche ; ajout redondant de l'adverbe « avec éclat », « somptueusement ».

Le pauvre est décrit avec violence : sa situation : « il a été jeté » devant le porche du riche ; il est « couvert d'ulcères » ou « d'abcès » : il n'est pas maître de son destin ni de son corps. Le pauvre n'a que les ulcères pour vêtement, et les chiens pour compagnie, et pas de nourriture car seuls les chiens semblent consommer quelque chose.

Le contraste violent est accru par le fait que le riche et le pauvre sont géographiquement tout près l'un de l'autre, à portée de main, donc à portée d'aide. Souligne l'absence de communication entre eux.

Pose une question difficile : qu'est-ce qui fait que Lazare est sauvé et que le riche est perdu ? Ce n'est pas dit explicitement. Il faut chercher dans l'attitude des personnages vivants.

Sans l'accuser d'une faute précise, le récit dénonce son luxe ostentatoire, l'absence de modération. S'y ajoutera l'absence de miséricorde.

Construction de la trame narrative : le jeu de croisement des personnages

Les deux hommes s'ignorent et ne se sont jamais rencontrés. L'un dans la maison ; l'autre sur le porche. L'histoire commence alors, là où elle s'achève généralement : à la mort.

Mais ils se croisent encore, car Lazare est emmené par des anges, tandis que le riche est enseveli et se retrouve dans le séjour des morts.

Noter le contraste entre « il fut enseveli » (il a le droit à un enterrement, mais est mis dans la terre : il est posé quelque part comme Lazare était posé à la porte) et « il fut emporté par les anges » (les anges s'occupent de lui, alors que personne ne s'occupait de lui sur terre : verbe dynamique, la vie commence pour lui).

Le sein d'Abraham = la vie. Au tombeau = la mort.

A la froideur de « il fut enseveli » s'oppose la chaleur de l'aide des anges et du sein accueillant d'Abraham.

Lazare est le grec d'Eliezér, « Dieu vient en aide » : trouve ici sa réalisation ?

Le sein d'Abraham peut signifier : un lieu accueillant et affectif (dans le sens johannique) ; un sens honorifique (correspondant à la disposition des lits dans les banquets : ils sont en épi, et la tête de l'un est au niveau de la poitrine de son voisin). Bovon pense ici pour le sens chaleureux (Luc emploie « consolation » pour Lazare)

Mais le banquet est bien aussi par contraste avec les nombreux banquets du riche

L'expression « le sein d'Abraham » est inconnue dans le judaïsme d'alors ; elle présuppose ici qu'Abraham est « le père des croyants et le protecteur des justes » (Bovon), ou l'équivalent de l'expression « rejoindre ses pères » (Bill).

Le terme Hadès apparaît une centaine de fois dans la Septante, tandis que Géhenne en est absent (on la trouve chez Mt, Mc et Jc). « Les tourments » est une expression conventionnelle associée à l'Hadès.

Le dépôt près d'Abraham ou en Hadès n'exempte pas de la comparution au Jugement dernier, mais il s'agit d'une attente agréable ou pénible.

Deux lieux : le sein d'Abraham, l'Hadès ; entre les deux un grand abîme. Aspect inexorable : on est placé là pour longtemps. Aucune compassion n'y peut rien changer. On peut se voir et se parler, mais on ne peut traverser physiquement ni dans un sens ni dans l'autre.

Les deux personnages sont bien dans le même lieu, l'Hadès, mais séparé par un abîme : cet abîme n'apparaît nulle part ailleurs dans les descriptions des Enfers. Signifie leur séparation définitive, plus que l'impossibilité de changer leur destin. Le gouffre qui existait déjà sur terre entre eux se prolonge dans l'Hadès. Le riche ne fait que récolter les fruits de ce qu'il a préparé sur terre, Le fossé entre ces deux mondes est aussi grand que le fossé social qui séparait sur terre le riche et Lazare, et qui a empêché leur rencontre, malgré la proximité physique à l'époque. Il n'y a pas d'équivalence exacte entre les situations avant-après. Il n'y a pas de jugement mentionné, l'emphase est seulement sur le renversement de destin.

Les 3 demandes à Abraham :

1) Le riche voit Lazare qu'il n'a pas su voir sur terre. Il lui est aussi possible d'interpeller Abraham. Il ne le voyait pas à sa porte, mais il le voit à grande distance. C'est leur changement de sort qui attire son attention, et il le reconnaît (il le nomme).

v.24 : le riche reconnaît qu'il est à sa place ; il ne demande pas à être ôté de là où il est. Le pauvre ne contestait pas sa place de pauvre au porche, mais il voulait être soulagé.

Le soulagement que demande le riche est très modeste, équivalent aux rebus de table que Lazare aurait aimé recevoir.

Il s'agit donc d'un geste sans difficulté que le riche aurait pu faire pour Lazare de son vivant : sortir de chez lui et lui donner quelques restes de sa table.

Abraham refuse la première requête sur un principe d'équité (tout est fixé), et topographique (la grande distance).

« Souviens-toi » : parole classique qui renvoie aux commandements de Dieu (qui seront évoqués plus bas) ; ici le souvenir du déroulement de la vie. Dt 30 : « souviens-toi » : pour le choix de la vie ou de la mort.

Abraham construit une opposition : les biens/les maux ; pareillement ; maintenant/ici ; les tourments/la consolation.

Le récit rétablit l'équité : pour inciter le lecteur au bon choix et ne pas se retrouver dans l'au-delà comme le riche. Si l'équité doit être rétablie *in fine*, le lecteur doit faire le bon choix du partage et de l'équité ici-bas.

« Consolation » : cf. Lc 6,24, malédiction aux riches :

6:24 « Mais malheur à vous, les riches, car vous avez votre consolation.

6:25 Malheur à vous qui êtes rassasiés *maintenant*, car vous aurez faim !

Malheur à vous qui riez *maintenant*, car vous serez dans le deuil et dans les larmes ! »

Noter le « maintenant », comme « aujourd'hui » à Nazareth (Lc 4,21) ; le Royaume s'est approché en Lc 10,9. Il y a un temps propice et après c'est trop tard.

2) La deuxième demande est moins égocentrique ; elle concerne les 5 frères du riche.

Le riche ne demande pas la résurrection de Lazare mais plutôt une manifestation fantomatique. Il faut distinguer ce type d'apparition de celle du Ressuscité en Lc 24. Différence qualitative entre le fantôme de Lazare et le Ressuscité.

Abraham refuse encore en renvoyant vers Moïse et les Prophètes : ils sont tout ce qu'il faut pour eux.

Le but de la demande n'est pas qu'un miracle prouve la validité de la Loi et des Prophètes (contre Bultmann), mais pour pousser sa famille à se repentir avant de venir en Enfer (Creed).

3) Le riche insiste avec une troisième demande, refusée également. Elle répète la 2^e demande mais dénonce la prétendue insuffisance de l'Écriture : un signe surnaturel serait préférable et provoquerait inmanquablement la conversion.

Abraham insiste pareillement : ce qui convertit c'est l'écoute de l'Écriture et non la vue du miraculeux. On pourrait dire qu'on ne peut accéder au sens du miraculeux que si on croit déjà grâce à l'Écriture. C'est sans doute un message destiné aux chrétiens qui préféreraient voir Jésus ressuscité et sont déçus de n'avoir que des témoignages (écrits ou oraux)

Loi + apparition de fantôme + apparition de ressuscité : Ecouter veut dire obéir et garder les paroles. cf. écouter en Lc 24, expliquer en plus pour accéder au Ressuscité.

Continuité et globalité : Moïse / Prophètes / Ressuscité. Volonté et foi conjuguées. On ne peut se passer de la Loi, c'est un préalable à la réception du Ressuscité.

Le message de la parabole :

Le récit joue sur les sorts inversés, et sur les décisions inexorables. Sa composante exemplaire est évidente.

Difficulté des personnages : qu'est-ce que Lazare a fait de bien ? Qu'est-ce que le riche a fait de mal ? Lazare n'a rien fait : il souffrait, était traité comme un détrit, aucun être humain ne s'occupait de lui, sa place était avec les chiens. L'histoire dit seulement qu'il a reçu une consolation. C'est un personnage prétexte (il ne dit rien et ne fait rien de tout le récit).

Le texte ne dit pas que Lazare était vertueux, ni que tous les indigents hériteront du paradis. Lazare est un prétexte qui ne sert qu'à faire ressortir la dureté de cœur du riche.

Luc s'intéresse plus au riche : il est caractérisé par l'excès (vêtement, nourriture, luxe) et par l'égoïsme (il ne s'occupe pas de Lazare). Il a une famille autour de lui.

Sans l'accuser d'une faute précise, le récit dénonce son luxe ostentatoire, l'absence de modération. S'y ajoutera l'absence de miséricorde (dureté, cupidité : il ne tombe rien de la table de ce riche, même pas les détrit).

La structure du conte apparaît alors : son sort se trouve inversé et il se trouve privé de tout ce qui faisait sa joie et sa force. Il se retrouve totalement démun.

Le but est déjà de dénoncer la fausse sécurité des richesses. Tout peut basculer. Luc veut dire quelque chose des riches, aux riches. On pense à l'Épître de Jacques.

Le riche perdu veut sauver ses frères : il pense à un message des morts ou à un ressuscité quelconque : Abraham met en opposition les avertissements donnés par Moïse et les prophètes, à l'avertissement que donnerait un revenant.

Fitzmyer : Le nœud du récit est dans la 2^e partie : il ne s'agit pas d'une critique sociale (1^e partie), mais de lancer un avertissement à des personnes représentées par les frères du riche, car elles traversent une crise dans leur vie dont elles ne sont pas conscientes.

L'écoute et la garde des Écritures prime sur la vue du surnaturel.

Parole de Moïse, des prophètes ou prédication évangélique ne sont pas écoutées ; elles ne convainquent pas par la force du miracle mais par la libre adhésion de la foi. Jésus est accessible dans la foi et non dans la vue. La persuasion tient plus à une attitude intérieure, et ne fait pas l'économie de l'amour du prochain.

Selon Luc, si les cœurs ne s'étaient pas endurcis, il aurait suffi de lire l'Écriture pour garder un contact vivant avec le Seigneur (cf. Lc 16,27-31 ; 24,25.45 et Ac 7,51-53).

Question d'un but pragmatique : se convertir pour échapper à l'Enfer (v.28), et non entrer dans une foi active par l'écoute. Redéfinit ce qu'est la conversion.

Le péché mortel du riche est sa dureté vis-à-vis du prochain à sa porte.

Pour Luc, le sort du riche est à prendre au sérieux : il y a un temps où Dieu cessera d'attendre ou de chercher le pécheur et demandera des comptes. La parabole s'adresse explicitement aux Phariséens mentionnés au v.14, mais rejoint les chrétiens de la communauté.

On pense aux interpellations aux riches dans l'épître de Jacques.

Comme dans Rm 10,5-17, Luc explique que la foi doit produire une réaction à la parole annoncée à travers Moïse et les Prophètes.

Il faut aussi relier cette parabole au souci de Luc pour les pauvres, les exclus, les malades.

Le souci de Luc pour le partage des biens apparaît aussi dans la parabole du bon samaritain, et

concrètement dans les Actes : biens en commun de la première communauté ; ouverture des maisons aux missionnaires ; soutien matériel à l'église de Jérusalem.

Contre les pharisiens amis de l'argent, Jésus réplique que leur argent n'est pas le signe d'une bénédiction de Dieu qui les conduira au paradis. Or l'ère de la loi et des prophètes s'est achevée avec Jean Baptiste et une économie nouvelle a commencé : elle bouleverse les conceptions anciennes tout en les perfectionnant (pas un trait n'en disparaît). On retrouve cette conception du partage des biens comme communion en Ac 2,42-44 ; 4,32.34-35.

2- Actes 3,1-4,22

1^{er} miracle dans les Actes, 1^{er} d'une longue série. Amené juste après la présentation avantageuse de la communauté.

Introduit 2 discours-prédications, et 1^{er} conflit avec le sanhédrin. Thème récurrent du « nom de Jésus-Christ » dans les ch.3-4.

Le miracle du boiteux a valeur de signe : exemplifie l'activité de la communauté (2,42-47) ; concrétise les signes et prodiges (2,43) ; confirme l'attachement au temple ; provoque la louange à Dieu ; a lieu dans le lieu symbolique du temple, ce qui déclenche une double réaction (foule, sanhédrin)

Sources : pourrait se rattacher à un cycle pétrinien (avec ses 2 miracles : Enée, Tabitha) ; source orale ou écrite retouchée par Luc.

Fait écho à la guérison du paralytique en Lc 5,17-26 ; et trouve en prolongement en Ac 14,8-10 (infirmes guéris par Paul à Lystré) : enracinement christologique et continuité ; *synchrisis* Pierre-Paul.

a) 3,1-10, le miracle

Déroulement classique du récit de miracle : introduction (cadre), exposition (détresse), action thérapeutique, guérison démontrée, effet sur l'assistance.

Plusieurs particularités : pas de demande de l'infirmes ; rien sur sa foi ; malentendu mendiant/apôtres ; manifestation excessive de la guérison du boiteux (l'entrée joyeuse dans le temple).

Conclusion : le but de Luc est de faire porter l'attention sur le droit retrouvé de l'homme d'entrer dans le temple saint avec les deux apôtres (il n'est plus infirmes et impur)

L'homme est marqué par : immobilité, dépendance, solitude, extériorité. La situation finale inverse tout.

prière de la 9^e heure : à 15h, 2^e des 3 prières journalières, et c'est l'heure de l'offrande sacrificielle du soir, le *tamid*.

Introduction de Jean, qui ne fait rien : goût de Luc pour les binômes.

L'état de boiteux exclut du sacerdoce et de l'entrée dans le temple. Les mendiants étaient nombreux aux portes du temple. 40 ans est un âge avancé pour l'époque.

noter le jeu des regards aux v.3-4.

v.6 : la parole de Pierre a une partie négative (absence de biens), suivie d'une positive (ordre de marcher). Sa parole fait pivoter le récit.

Idée stoïcienne : supériorité de la vertu sur la possession des biens matériels (Epictète).

Le Nom équivaut à la puissance de Jésus. Concept important dans Actes : près de 30 occurrences ! Dans des guérisons, exorcismes, baptêmes. C'est un pouvoir agissant, salutaire, qui protège. Dans l'AT, le nom de Dieu représente moins son être qu'une sphère de puissance qui protège la communauté. D'où l'expression « dans le nom », plus juste que « au nom ».

L'invocation du Nom est encadrée : voir Ac 19,13-17 qui repousse la manipulation du nom. D'où ici l'introduction du motif de la foi en 3,16.

guérison : langage physique fort et énergique

réaction : le peuple est désorienté (ἐκστασις) car il ne sait pas encore par quelle puissance le miracle a été accompli.

La guérison détruit maladie et aumône : fin d'un système où l'indigence est institutionnalisée ; l'homme peut ré-accéder à Dieu dans le temple.

b) 3,11-26, discours de Pierre au peuple

1^e partie v.12-16 : la guérison du boiteux, effet de la résurrection

2^e partie v.17-26 : appel au changement.

1^e partie : ce qui s'est passé jusque-là, 3,11-16

Comme la pentecôte, ce discours se greffe sur un événement qu'il interprète. Dibelius voit un discours missionnaire classique destiné aux juifs. Par ailleurs, il existe un autre modèle destiné aux païens.

Ici, l'appel précède l'argumentation scripturaire ; l'emphase est placée sur la conversion ; l'argument central en est que Jésus est le Messie destiné aux Juifs, ce qui provoque la colère des religieux. L'apogée de la crise sera la lapidation d'Etienne.

Chacune des deux parties s'achève sur la glorification du Serviteur (gloire, relèvement). La 1^e partie explique la guérison en s'appuyant sur le kérygme christologique ; la 2^e appelle à se convertir en s'appuyant sur l'Écriture.

Pour comprendre le miracle, il faut passer par la Résurrection. Mais les juifs ont pris le contrepied, c'est une faute qui nécessite un repentir.

2^e partie : ce qui se passe « maintenant », 3,17-26 :

La 2^e partie appelle à conversion : la faute est expliquée par l'ignorance ; la motivation s'appuie sur les Écritures ; le 3^e temps rappelle que ce salut est d'abord pour Israël.

On trouve dans ce discours des thèmes familiers à Luc : mort/relèvement, ignorance, Écriture, conversion/effacement des péchés, les titres donnés à Jésus.

La phraséologie propre à Luc est issue ici de l'apocalyptique du judéo-christianisme palestinien.

Résumé : les Israélites ont tué Jésus, mais ainsi Dieu a accompli son plan. Tout avait été annoncé. Maintenant il faut écouter le prophète ; ainsi le serviteur vous bénit et chacun se détourne du mal. Le boiteux a été guéri par le nom de Jésus ; vous le voyez.

c) Discours au sanhédrin (4,1-22) :

Le conflit se poursuit jusqu'à 5,42. Les ch.3 et 4 sont liés par des éléments communs : présence du miraculé ; nom de Jésus.

4 temps : v.1-4 double effet des événements ; v.5-12 discours au sanhédrin ; v.13-17 délibération du sanhédrin ; v.18-22 admonestation donnant lieu à un nouveau témoignage.

Nouveau thème dans le livre : la persécution. Ici première mention : de l'emprisonnement ; et aussi de la parole au sens absolu, et du salut. Intégrité et courage d'un côté, mauvaise foi de l'autre. L'enjeu pour le sanhédrin est le contrôle théologique sur la foule. Comme annoncé en Lc 2,34, Israël se divise face à la prédication.

Le parallèle avec la comparution de Jésus est évident : autorité d'agir, contestation des sadducéens, la comparution au matin, mêmes personnage d'autorité, protection relative grâce au succès auprès du peuple.

Conformité du destin maître/disciples.

v.4 : la Parole pour la 1^e fois dans Ac : elle déclenche la foi, par l'écoute. Luc livre un gros chiffre à cette occasion.

v.10-12 : déclaration à valeur publicitaire : tous doivent apprendre que.

Création de la sphère de puissance de Jésus, exprimée par le Nom.

v.11 : la citation de Ps 118,22 ne suit pas la Septante. Luc le sait, qui a déjà cité en Lc 20,17.

v.12 : la guérison du boiteux devient événement de salut, à valeur universelle.

Remarquer le parallèle « nous ne pouvons pas nier » avec « nous ne pouvons pas nous taire ».

Provocation : Pierre propose au sanhédrin de trancher contre Dieu. Précédent semblable lors du procès de Socrate (Platon, *Apol Soc* 29d) : il s'agit de se ranger du côté de la vérité, quitte à désobéir à ses juges.

40 ans : souligne le caractère inespéré de sa guérison, comme l'était la résurrection de Jésus. Le miracle doit conduire au kérygme, ce que le sanhédrin refuse.

Pas d'autre nom pour le salut : Luc est le seul à lier le salut à la confession de Jésus Messie.

L'institution est interrogée sur sa fidélité à Dieu.

Choisir d'obéir à Dieu c'est poser la Parole qui surplombe l'histoire, mais c'est un risque pour le croyant.

Noter : 3,10.11 : le peuple rempli de stupeur et d'étonnement, stupéfait, étonné... par la guérison

4,13 : le sanhédrin étonné par l'assurance de Pierre et Jean

Noter : glissement entre le miracle accompli par le nom de Jésus, et « parler et enseigner au nom de Jésus ». Recentré sur le kérygme.

d) Le « nom de Jésus Christ » (d'après D. Marguerat, Commentaire des Actes)

Luc reprend l'antique théologie du Nom divin, particulièrement dans les Actes, où ὄνομα apparaît 34 fois. Conception archaïque où octroyer un nom à quelqu'un équivaut à établir un rapport de domination ou de possession : Adam domine les animaux (Gn 2,19-23) ; PGM utilisent les noms des personnes (pour agir sur elles) ou des divinités (pour les faire agir) ; dans l'AT connaître le nom de Dieu permet de lui rendre le culte adéquat et s'assurer de sa protection.

Le nom de Dieu est communiqué avec parcimonie (cf. Gn 32,30 ; Ex 6,3), et utilisé avec prudence (Ex 20,7). Dans la théologie dtr, le nom de Dieu acquiert une quasi matérialité (1R 9,3). Dans le judaïsme « le nom de Dieu sauve » (Ps 54,3).

Dans ce cadre, on comprend la difficulté à dire que le nom de J-C sauve : cf le problème des apôtres en Ac 3-5. C'est sans doute un élément christologique très ancien : Phil 2,6-11.

« la formule ἐν τῷ ὀνόματι Ἰησοῦ Χριστοῦ est une christologisation de ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ θεοῦ (LXX = שׁמ בַּיְהוָה) ». Le בַּ hébreu a ici une valeur instrumentale autant que locale. Le seigneur agit dans et par le nom.

Dans Actes, il y a trois mentions appliquées à Dieu (2,21 ; 15,14. 17), toutes les autres au nom agissant de Jésus :

Le baptême « dans » (ἐν, εἰς, ἐπί) le nom de JC transfère dans sa seigneurie (2,38 ; 8,16 ; 10,48 ; 19,5 ; cf. 22,16) ;

Les témoins enseignent « dans » (ἐν, ἐπί) le nom de JC (4,17-18 ; 5,28. 40 ; 9,27-28). Le nom ne renvoie pas seulement au contenu de la proclamation. Le kérygme se synthétise par « le règne de Dieu et le nom de J-C » (8,12). Prêcher dans le nom signifie « avec » l'autorité et la liberté, une fermeté de parole qui prend sa source dans l'autorité de Jésus. Ac 3-5 fait un procès du Nom, visant à montrer que désormais le nom du Dieu d'Israël est indissociable du nom de Jésus.

Les apôtres guérissent « dans » ou « par » (ἐν, διὰ) le nom de JC (3,6.16 ; 4,7.10.30 ; 19,11-20).

Voir la phrase de Pierre en 3,6 : le boiteux dans la puissance et au nom du christ.

L'expression est plus directe en 9,34 : « Enée, Jésus-Christ te guérit ». On voit que nom et personne se confondent.

C'est dans les actes que la théologie du Nom s'exprime le plus nettement : en 5,41, les apôtres sont heureux d'être bafoués pour le nom ; en 4,12, c'est le seul nom qui puisse sauver.

3- Romains 1,1-32

« Dieu a-t-il rejeté son peuple ? » (11,1) :

C'est la question centrale des ch.9-11. Ce qui peut renvoyer à la situation à Rome où certains chrétiens devaient affirmer qu'ils n'avaient plus rien à voir avec le judaïsme. Paul cite constamment les Ecritures pour montrer l'unité de la révélation.

Paul juif devenu chrétien montre qu'il y a bien une élection. L'élection est un libre choix de Dieu, qu'aucun code ne garantit. Tel est le plan de Dieu : il endurecertain certains pour montrer aux autres que son salut n'est fondé que sur la grâce.

Paul affirme que le rejet d'Israël est partiel, et il y ajoute qu'il est éphémère. Dieu appelle les païens pour qu'Israël soit jaloux et désire la grâce. Dieu veut répandre la grâce sur le monde entier. Les païens bénéficient du salut mais Israël reviendra et ce sera le plein accomplissement du salut.

C'est pourquoi l'apôtre des païens sert quand même son peuple : il œuvre dans le plan de Dieu qui aboutira à la réintégration d'Israël dans une humanité réconciliée. Cette réalité est contenue en germe, comme le levain dans la pâte. Israël est la portion sanctifiée qui sanctifiera toute l'humanité.

v.7 « ce qu'Israël cherche il ne l'a pas obtenu » :

Paul s'oppose à l'idée d'un salut limité à Israël : ce n'est pas l'appartenance qui sauve, car le Jugement révélera que tous les hommes sont pécheurs. Le sujet de la lettre s'exprime au ch.1 : le juste vit par la foi ; la justification par la foi. Le sujet c'est le salut, que Dieu réalise au moyen de l'Evangile. La justification consiste en la rémission des péchés par la mort du fils de Dieu. Dieu offre l'innocence du juste à ceux qui n'étaient pas justes, par l'expiation accomplie. Dieu, par pure miséricorde, accorde sa justice à ceux qui ne la méritaient pas : cela se fait par grâce et non au mérite des œuvres. Quiconque a la foi sera sauvé, juif comme grec. Paul affirme que si l'on mesurait par les œuvres, pas un ne serait sauvé ; c'est donc la foi qui est la mesure pour constater la justice.

Les œuvres de justice accomplies en Israël n'ont pas le pouvoir d'expier les péchés commis auparavant. Dieu a donc offert la rémission des péchés par son fils. Pour en bénéficier il faut le croire.

Christ est le but de l'élection et de la Torah. Christ est la fin de la loi, parce qu'il est le but de la loi.

Mais le dessein de Dieu passe par la chute : christ est en Israël une pierre d'achoppement (9,33).

Certains ont trébuché : il s'agit d'adhérer au salut par la foi simple. Ce ne sont pas tous les enfants d'Abraham selon la chair qui sont enfants de la promesse (9,6) : il y a les endurecis et le reste.

Israël d'abord :

Le salut concerne pourtant en premier lieu les Juifs : pourquoi ? Parce que les promesses de Dieu leur ont été confiées. Dieu a parlé aux pères d'Israël et pas aux autres ; cela fonde leur prééminence.

Paul constate que la foi d'Israël fait encore défaut. Ceux à qui Dieu a confié les promesses n'ont pas confiance en l'Evangile.

Parabole de l'olivier (v.17-21) :

Rm 9-11 : rôle historico-salvifique d'Israël pour toute l'humanité. La racine n'ayant pas été arrachée, l'arbre continue à vivre. C'est ce qui permet que les branches coupées (Israël incrédule) laissent place à des branches greffées (les païens convertis).

De plus, les nouvelles branches ne peuvent pas se passer de l'arbre Israël. L'Eglise ne remplace pas Israël pour devenir seul peuple de Dieu. Si les chrétiens se prétendaient nouveau peuple, alors ils mériteraient d'être coupés à leur tour. Quant aux premières branches, Dieu veut leur redonner leur place naturelle, afin que toutes les branches soient en place.

En 11,15, il faut traduire ἀποβολή par « mise à l'écart » et non « rejet ». Et πρόσλημις : « réintégration ». La mise à l'écart a permis la réconciliation, c'est donc positif. La réintégration sera encore plus positive, et accomplit toutes les promesses d'entrée dans la vie. Le salut d'Israël est donc essentiel au salut de l'humanité.

Le mystère du retour d'Israël :

Le mystère est une révélation de caractère eschatologique, et donc pas historique. C'est un langage spécifique qui signifie plus qu'il ne décrit. Ce n'est pas la peinture d'une réalité.

Israël a une place toute spéciale dans le salut. Israël refuse le salut aujourd'hui ? Et bien c'est ainsi que l'histoire du salut universel commence ! L'élection d'Israël, exprimée dans les promesses aux Pères, est inaliénable. Israël s'est tenu seul parmi les nations ; cela n'est pas oublié, ni l'amour de Dieu pour lui. Grâce à la désobéissance d'Israël, les nations ont été appelées, mais à la fin l'humanité entière sera au bénéfice de la miséricorde. Toute l'histoire de l'humanité est une histoire de perdition dont Dieu fait une histoire de salut. Tout concourt à réaliser le dessein de Dieu.

4- Mc 8,27-38

Les trois annonces de la Passion et de la Résurrection (8,31-32a ; 9,31 ; 10,33-34) sont suivies de trois motifs d'incompréhension des disciples (8,27-33 ; 9,30-32 ; 10,32), suivies eux-mêmes de trois leçons sur la suivance (8,34-9,1 ; 9,33-40 ; 10,35-45).

Ce triptyque structure la section centrale de l'évangile (8,27-10,52), organisée autour du concept de chemin. On y trouve d'ailleurs la guérison en deux temps de l'aveugle (8,22-26) qui pointe le dévoilement progressif.

Christologie et suivance sont donc articulées ensemble : le destin révélé de Jésus sert à expliquer aux disciples de quelle manière marcher à sa suite.

Le thème du chemin est récurrent chez Mc. C'est ici la première fois que Jésus est en chemin avec ses disciples. On retrouve la mention plusieurs fois. En 10,32, il devient explicitement le chemin de Jérusalem.

a) v.27-30 : question sur l'identité de Jésus

A la suite du thème de l'identité de Jésus, Pierre est le premier humain à confesser que Jésus est le christ (avant : narrateur, voix du ciel, démons). Cette confession est marquée par le sceau du secret et introduit la première des trois annonces de la Passion.

La confession de Pierre est presque au milieu du livre. Elle constitue un sommet du récit, juste avant la Transfiguration.

Les disciples reprennent les hypothèses de 6,14-16 : Jean Baptiste, Elie, un prophète. Des personnages du passé, mais qui rejoignent l'espérance présente, à travers Jean Baptiste. Une attente de l'intervention de Dieu.

C'est surtout l'opinion des disciples qui intéresse Jésus. Pierre représente les disciples et exprime ce que le lecteur sait déjà : il est le christ. Mais il s'agit sans doute d'un messie davidique qui délivre le pays, puisqu'il ne doit pas souffrir.

La confession est suivie d'un ordre de silence. Le silence est imposé à tout le groupe. Pierre est établi comme paradigme de la condition de disciple.

b) v.31-33 : Jésus enseigne son destin

La 1^e annonce de la Passion (8,27-33) est placée à un endroit charnière de Mc. A partir de Mc 8,27, commence le chemin menant inéluctablement à la Passion.

La messianité ne peut passer ailleurs que par la mort. Marc désigne cette révélation comme un enseignement (διδάσκω) : pour la première fois, l'enseignement a un contenu clair (παρηρησία).

Δει : il faut l'entendre comme la nécessité que le messie se révèle par la croix. Dieu s'offre sous un nouveau visage. Il y a l'idée de la nécessité de la mort sacrificielle du Fils ; mais ce n'est pas le thème le plus souligné dans Mc.

Pierre refuse cette compréhension de la messianité. Il menace Jésus car la parole de Jésus est insupportable avec la confession exacte de l'identité de Jésus.

Pierre réagit de façon individuelle : lui seul réprimande, et lui seul est rabroué. Pierre fonctionnerait-il en figure individuelle ? le v.33 (voyant ses disciples, il dit à Pierre) laisse entendre que Jésus considère les disciples comme solidaires de la remarque de Pierre.

Jésus menace à son tour l'ensemble des disciples (et non Pierre seul) et le traite de Satan, sans doute dans le sens de tentateur qui voudrait le détourner de sa mission. Se mettre devant, c'est l'envisager en

termes de gloire et de puissance humaine ; passer derrière c'est devenir disciple, en route vers Jérusalem.

Cette micro-séquence doit s'entendre au sens large : l'incompréhension des disciples en général dans Mc. Christ peut être ramené à un titre de pouvoir et de gloire humaine. 8,29 révèle la méprise totale possible sur qui est le Christ, tant pour les personnages que pour les lecteurs.

Pierre a cherché la cohérence de tout ce qu'il avait vu ; il la trouve dans le mot Christ, qui résume l'espérance d'Israël mais n'intègre pas la croix.

L'annonce de la Passion se fait ouvertement. La réaction de Pierre montre qu'il veut maintenir sa confession christologique mais en excluant la croix : du coup, sa confession devient démoniaque comme les cris de reconnaissance des démons. Tandis que Jésus affirme que la Passion doit constituer le cadre de réflexion de la christologie.

c) v.34-37 : condition pour suivre derrière Jésus

Après la clarté de la Passion annoncée, Jésus dit clairement ce que le disciple doit faire.

« Renier » (ἀπαρνέομαι) : comme Pierre renia Jésus. Signifie renoncer à sa propre valeur, sa propre importance, la confiance mise en soi appuyée sur l'identité mondaine.

« Prendre sa croix » : aller jusqu'à la mort ? Ce ne peut être exclu compte tenu de l'importance de la Passion pour Mc. Mais pas uniquement. « Sa » renvoie au destin personnel de chacun, et non à la croix de Jésus.

Lié pour chacun au reniement de soi et à la volonté de suivre Jésus. Pierre veut un christ puissant ; les foules viennent chercher des bienfaits. Mc y oppose le fait que suivre implique de « ne plus compter sur soi-même, sur ce que l'on est, sur ce que l'on sait, sur la place qu'on occupe ». Il faut « une rupture avec la logique de ce monde », « une mort violente à soi-même et une nouvelle compréhension de ce qu'est le besoin de guérison et de nourriture » ; il faut prendre avec soi son « existence crucifiée et reniée, dans la suivance de Jésus » (E. Cuvillier).

ψυχή : signifie l'âme, « la vie, plus exactement la personne, le sujet, ce qui fait l'unicité de chaque être ». « On dirait aujourd'hui son identité » : se construire soi-même est voué à l'échec ; on ne peut suivre Jésus sans renier l'image que l'on a de soi. Il faut se perdre soi-même à cause de l'imminence du Royaume ; on trouve « une identité véritable qui ne repose pas en soi mais dans le Christ ».

d) v.38 : ouverture eschatologique ; Jésus et l'homme

Ce qui compte est juste d'être fidèle à la parole du fils de l'homme. L'essentiel de l'existence est de recevoir la vie par sa parole. L'homme ne peut être reconnu devant Dieu que s'il a préféré la fraternité avec le Christ, plutôt que la reconnaissance du monde. Il bénéficie alors du lien filial entre le Fils et le Père. La parole de Jésus permet de se reconnaître en lien de dépendance avec le Père, ce qui seul donne la vie.

Ce qui est en jeu ici n'est pas la capacité à suivre Jésus, mais la compréhension que l'on a de la suivance. Suivre Jésus, pour Mc, c'est lier sa vie à celle du fils de l'homme, et cacher son identité véritable en lui (Col 3,3). Le croyant reçoit l'identité nouvelle (Ap 2,17) de frère du Christ, enfant adoptif du Père. Se mettre à l'écoute de la parole du Fils « va à l'encontre de notre volonté d'autonomie, d'autosuffisance et de maîtrise de notre existence » (E. Cuvillier).